

Comptes rendus / Book Reviews

Réal Brisson — *Oka par la caricature. Deux versions distinctes d'une même crise*, Québec, Septentrion, 2000, 312 p.

Il reste sans doute beaucoup à dire sur la crise d'Oka. Dix ans plus tard, la situation originelle demeure largement inchangée, rien n'a vraiment été résolu et l'on peut même s'inquiéter de ce que cette crise nationale a pu révéler ou, du moins, de ce qui en a été retenu par la population. Cet ouvrage nous invite à revoir les principaux événements de l'été 1990 à travers l'examen des caricatures publiées à l'époque dans la plupart des journaux du pays. Ce choix relativement original a l'avantage de constituer un corpus limité et parfaitement repérable tout en réunissant des expressions d'opinion souvent très franches et très directes. Car la caricature possède son mode propre et assez particulier de commenter l'actualité, la nature des conflits, l'ensemble de la question amérindienne et l'état des relations entre francophones et anglophones au Canada. Les amateurs de lieux communs ajouteront que la caricature clame à voix haute ce que plusieurs osent penser tout bas.

Des 78 jours de la crise, Réal Brisson a retenu pour analyse la totalité des presque 800 caricatures publiées dans 31 journaux anglophones et 10 quotidiens francophones, en plus de quelques dessins publiés dans la presse autochtone. Autrement dit, 80 dessinateurs ont ainsi produit à peu près 10 caricatures par jour, entre 11 juillet et le 26 septembre, parues dans divers journaux de Halifax jusqu'à Vancouver.

Les résultats de cette analyse ne sont pas très encourageants. D'abord, les caricatures montrent à quel point les Canadiens demeurent profondément ignorants de la société et de la culture Mohawk et comment cette ignorance se trouve couramment masquée par des stéréotypes commodes et des préjugés faciles. En plus, comme il fallait s'y attendre, les caricatures dans les journaux anglophones laissent entendre que le gouvernement fédéral est risible dans sa mollesse et que la société québécoise forme un univers totalitaire animé par un ethnocentrisme étouffant. Alors que les caricaturistes des journaux francophones se moquent de la police et de l'armée tout en traitant les célèbres *Warriors* Mohawks soit comme des soldats d'opérette, soit comme de vulgaires bandits ou contrebandiers membres d'une organisation criminelle organisée. De tous les points de vue, la dérision demeure l'arme favorite du caricaturiste : Mulroney le négociateur de talent paralysé, l'armée grossièrement suréquipée qui a peur

de la moindre violence, le Québec refusant le caractère distinct de la société Mohawk, l'emblématique barricade transposée dans le lit des rapports conjugaux, les Sauvages qui ne sont pas ceux qu'on pense, la Lasagne mise au four, les leaders qui ne mènent personne, la contestation indienne non-violente de Gandhi contrastant avec le style belliqueux et hollywoodien des Warriors, et ainsi de suite, alors que tous les politiciens ont l'air faibles, inconscients, incompetents et surtout risibles.

Assez rapidement, la dimension autochtone de la crise sociale et politique se trouve reléguée à l'arrière-plan et cède la place à la traditionnelle querelle entre le Québec et le reste du Canada. La question spécifique des droits sur le territoire de la région d'Oka fait place au psychodrame national. Dès lors, les Québécois prennent l'allure de brutes qui ne tolèrent pas de voir les Mohawks se prétendre société distincte ou exiger une forme quelconque de souveraineté-association. En traversant la clôture linguistique, les Mohawks deviennent un nouveau prétexte visant à rabaisser les aspirations du Québec. Rien de nouveau. C'est la mémoire collective qui se remet en scène (on n'a pas oublié l'échec de Meech, Riel ... la Conquête) et nous assistons ainsi au glissement malheureux mais familier vers le racisme ordinaire : les Warriors deviennent les « Indiens », le policier grossier représente l'ensemble des « Québécois » et le soldat maladroit incarne « le Canada » tout entier.

Rédigé dans une langue limpide et agréable, cet ouvrage est avant tout une invitation à accompagner l'auteur dans sa lecture alors qu'il jette sur ces caricatures un regard informé et intelligent. On pourrait cependant lui en faire reproche. Car il n'est pas facile pour le lecteur d'imaginer pouvoir refaire ce même parcours analytique et arriver, chaque fois, aux mêmes résultats. En annexe, l'auteur explique le traitement technique rigoureux auquel furent soumises les caricatures mais il s'agit, de fait, d'un outil essentiellement descriptif permettant de classer chaque dessin selon une poignée de thèmes privilégiés. Pour le reste, les interprétations proposées par l'auteur s'inspirent bien davantage de ce qu'il sait de la politique canadienne, de l'histoire d'Oka, de sa connaissance des sociétés amérindiennes et plusieurs autres sources d'information. Certains pourraient reprocher à Brisson de nous offrir une lecture forcément « personnelle » de matériaux pourtant polysémiques. Plus important, d'autres ajouteraient que cette méthode le mène à des résultats tout à fait crédibles mais ne permettait pas d'espérer découvrir de l'inédit, de l'imprévu ou du surprenant. Au pire, l'approche largement descriptive adoptée par l'auteur devient parfois franchement lourde lorsqu'il choisit de raconter en détails le contenu de dessins qui n'exigeaient pourtant aucune traduction.

Seconde source d'hésitation chez le lecteur critique, l'ouvrage n'engage pas de discussion sérieuse de la caricature comme genre particulier du commentaire politique. L'auteur laisse entendre que ces dessins témoignent de l'état de la société qui les produit et qui les consomme avec plaisir mais sans vraiment aborder le rôle particulier de la caricature comme critique parfois tordue et dérisoire de la réalité. S'agit-il d'un rôle d'éditorialiste ou de celui d'un marginal qui manie l'absurde et la dérision dans la tradition du fou du roi? Pourquoi s'inquiéter (comme l'auteur, p. 206) du fait que « aucune personnalité politique ne trouve grâce aux yeux de la presse déchaînée »? On aimerait également un commentaire sur la nature de l'humour (le fardeau quotidien des caricaturistes) et de son rapport à la société;

après tout, si Québécois et Français s'amuse à raconter des blagues de Newfies ou de Belges, en quoi, au juste, cela nous informe-t-il de leurs relations avec les habitants de Terre-Neuve ou de la Belgique?

Cela dit, *Oka par la caricature* demeure un livre agréable et l'occasion de revoir un moment révélateur de notre histoire récente. De plus, l'ouvrage a valeur de référence puisqu'il inclut un bon nombre de caricatures de l'époque et, en annexe, une chronologie des événements et une bibliographie fort utiles.

Bernard Arcand
Université Laval

René Castonguay — *Rodolphe Lemieux et le Parti libéral 1866–1937 : le chevalier du roi*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2000, 238 p.

Un personnage intéressant, Rodolphe Lemieux a occupé des postes importants dans l'histoire politique du Canada et il mérite amplement d'être mieux connu. René Castonguay, dans un livre bien organisé en cinq parties, nous montre l'évolution de la vie politique de cet homme qu'il décrit comme un « chevalier servant » — fidèle à son chef, Wilfrid Laurier.

D'abord, Castonguay présente sa thèse sur le système bipartiste de la fin du XIX^e siècle. Quand Laurier est élu en 1896, les partis furent très près l'un de l'autre au niveau idéologique, menant à une modification importante du système : « au lieu de considérer cette mince frontière entre les partis comme franchissable, il faut », selon l'auteur, « la voir comme étant de plus en plus étanche, presque entièrement fermée par une nouvelle ligne : la ligne de parti » (p. 1). Les débats idéologiques deviennent moins importants pendant que la ligne de parti devient « une sorte de barrière psychologique qui fait en sorte que l'on ne peut pas changer de parti » (p. 2). Dans ce contexte, naît un nouveau type de politicien : « l'homme de parti », « celui dont l'attachement à une formation politique est tel que ses propres idées font souvent place aux politiques émises par les dirigeants du parti, même si elles sont divergentes, voire contraires à ses propres idées » (p. 9).

Dans la deuxième partie, l'auteur présente l'apprentissage de ce système par Rodolphe Lemieux, le « cas type de l'homme de parti ». Entre sa naissance dans une famille libérale en 1866 et son arrivée dans une position importante dans le cabinet de Laurier en 1902, Lemieux commence son action politique par le journalisme et les clubs politiques où il cultive ses talents (il est un orateur exceptionnel) et ses contacts (surtout Lomer Gouin). Vers 1888 « Lemieux choisit définitivement l'aile modérée du Parti libéral » plutôt que l'aile radicale (p. 25), et pendant ses interventions, il met l'accent sur la défense de l'autonomie provinciale et de l'indépendance du Canada face à l'Angleterre (p. 29). Mais après qu'il est élu à Gaspé, en 1896, « nous pouvons alors voir Lemieux », dans les mots de Castonguay, « passer par-dessus ses convictions, ses idées, pour mieux défendre la position du parti, celle de son chef, pour le bien de l'unité nationale mais particulièrement pour celui du Parti libéral et de Laurier » (p. 41).